

Vérités et croyances au 21^{ème} siècle

Comment se forment les croyances et les représentations dans le monde du 21^{ème} siècle, profondément marqué par les réseaux sociaux, la circulation et le partage des informations sur internet et, plus récemment, l'intelligence artificielle ? Les vérités auxquels adhèrent les uns et les autres sont-elles encore majoritairement établies par les sciences, ou bien de nouveaux acteurs en sont-ils à l'origine, les diffusant à l'aide de nouveaux media ? Les biais cognitifs bien identifiés par les sciences comportementales sont-ils accentués ou atténués par les nouveaux canaux de la connaissance ? Et quelle est désormais la part des émotions dans la formation des croyances et des valeurs ?

Quelles approches les sciences sociales ont-elles développé afin d'éclairer la formation des croyances et l'émergence d'un nouveau rapport à la vérité dans nos sociétés contemporaines ? Quels outils permettent de comprendre la variété des attitudes vis-à-vis du réchauffement climatique ou des campagnes de vaccination par exemple ? Sait-on analyser la formation des consensus sur les réseaux sociaux ? Comprend-on les modalités d'influence et de désinformation, et les raisons de la puissance des fake-news ?

Cet appel à contributions s'adresse à toutes les disciplines des sciences humaines et sociales qui permettent d'éclairer ces questions : notamment, sciences cognitives, psychologie, sciences politiques, économie, sociologie, droit, histoire, anthropologie, philosophie mais aussi études littéraires.

Les contributions s'appuieront, autant que faire se peut, sur des matériaux empiriques : archives, enquêtes, expériences de terrain, de laboratoire ou en ligne, base de données, corpus de textes, etc. Seront particulièrement considérés les projets portant sur la période contemporaine.

Les études originales permettant d'apporter des éléments de réponse aux questions posées dans les points suivants seront particulièrement bienvenues.

La vérité émotionnelle

Les sciences cognitives, humaines, sociales et politiques ont démontré à de nombreuses reprises le rôle central joué par les émotions dans notre vie. Colère, peur, tristesse, joie, espoir, humiliation, envie, ressentiment...ces affects nous touchent parfois avant que nous n'en prenions conscience. Ils influencent nos perceptions, nos jugements, nos croyances, nos interactions sociales et nos attitudes politiques. Ils vont même parfois jusqu'à modifier notre rapport à la vérité, notamment notre acceptation de la vérité scientifique – qu'elle soit historique, biologique, ou physique. Les émotions affectent également la mémoire des faits, et, par conséquent, notre perception de la vérité historique ou personnelle.

Dans certains cas, les émotions peuvent être les alliées de la connaissance, notamment lorsqu'elles favorisent la motivation et la mémoire. Mais dans d'autres cas, les recherches qui contredisent les croyances ou les valeurs profondément enracinées de certaines personnes peuvent être rejetées, indépendamment de la robustesse des preuves.

Comment mesurer les émotions et leur impact sur les croyances ?

Croyances, vérités et réseaux sociaux

Les réseaux sociaux jouent désormais un rôle majeur dans la formation des opinions et des croyances. Le volume de messages émis et surtout réémis est incomparable par rapport à la production primaire d'informations vérifiées. Les *fakes news* font partie de ce flux énorme charrié par les réseaux en ligne. Or, la répétition des mêmes messages produit sur le cerveau humain une impression de vérité. C'est ainsi que pour beaucoup, la source de la vérité n'est plus identifiée au savoir validé par la communauté scientifique, mais aux informations trouvées en ligne, et notamment à la voix des « influenceurs » et de leurs abonnés.

Que savons-nous sur cette tendance des réseaux sociaux et sur l'impact des mesures envisagées ou mises en œuvre pour la contrer ?

Emotions et réseaux sociaux

Les émotions jouent un rôle majeur dans le fonctionnement des réseaux sociaux. On mesure ainsi couramment la valence émotionnelle, le « sentiment » (positif ou négatif) des usagers de la plateforme X (ex-Twitter). Les émoticônes font d'ailleurs partie de l'alphabet et de la syntaxe par lesquels s'expriment les utilisateurs.

Comment les sciences sociales peuvent-elles s'emparer de cette nouvelle source de données issues des réseaux sociaux ?

Clusters de croyances et identité de groupe

La fragmentation de l'opinion et des vérités est amplifiée par les réseaux sociaux. Les algorithmes de personnalisation tendent à renforcer les opinions des utilisateurs en les exposant à des informations conformes à leurs croyances préexistantes. Des clusters d'opinion – parfois appelés chambres d'écho – se forment, et donnent lieu à la parcellisation de la vérité. L'identité culturelle, religieuse, ethnique ou sexuelle des personnes joue un rôle grandissant de partition des croyances et des vérités reconnues par chacun.

A chacun sa vérité. Mais peut-on faire société ainsi, quelle que soit l'échelle de la société envisagée ? Que savent les sciences sociales aujourd'hui des évolutions en cours sur la manière de faire société, sur les tendances à l'éclatement en identités de groupes, et sur les éléments allant dans le sens de l'atténuation de ces tendances ?

Manipulation et auto-duperie

Les émotions peuvent être instrumentalisées pour manipuler autrui mais elles interviennent également dans des phénomènes d'auto-duperie, lorsque des individus « préfèrent » adhérer à telle ou telle croyance qui leur convient, qui leur procure un bénéfice psychologique. *Self-serving beliefs*, croyances intéressées, motivées : nous avons plus ou moins « envie de croire » à certains faits (dangerosité d'une épidémie, d'un vaccin, de l'émission de CO₂, inflation, menace d'une guerre, etc.).

Des contributions s'intéressant aux possibles techniques de « débiaisage », à leurs modalités et à la mesure de leurs impacts seraient bienvenues.

« Vérités alternatives »

Quels éclairages les sciences sociales peuvent-elles apporter à l'émergence de « vérités alternatives », à leur « offre » portée par des « influenceurs », et à leur « demande » par certains groupes sociaux ?

Du côté de la « demande », on relève, par exemple, davantage de scepticisme climatique ou d'hésitation vaccinale parmi les groupes les moins satisfaits de leur vie, les plus pessimistes et ceux qui sont le plus sujets aux émotions négatives telles que le sentiment d'humiliation ou le ressentiment. Peut-être est-ce précisément pour remettre en cause la légitimité de la science et des institutions qui la produisent, les « sachants », perçus comme élitistes ou déconnectés des préoccupations du « peuple ».

Mais le rapport à ces « vérités alternatives » - platitude (croyance que la terre est plate), « Briggittologie » et autres théories du complot, se révèle lui-même complexe, lorsque leurs adeptes adoptent des croyances contradictoires entre elles par exemple, constituant une sorte de collection de vérités hypothétiques auquel ils apportent un assentiment incomplet, un jugement de vérité suspendu.

Quels moyens les sciences sociales peuvent-elles mettre en œuvre afin de comprendre ces phénomènes ?

Croyances « faibles »

La sociologie, l'histoire et l'anthropologie ont également identifié depuis longtemps le phénomène de croyances « faibles », par exemple le rapport aux horoscopes, qui peuvent être utilisés comme un jeu ou comme une superstition sans émotions ni adhésion cognitive.

Peut-on caractériser la diffusion et la fonction de ces croyances ?

Modalités de la distorsion de la vérité

L'une des modalités récurrentes des vérités alternatives est le *doublespeak*, la caractérisation paradoxale des faits et des acteurs, l'inversion des rôles, notamment des coupables et des innocents, des victimes et des bourreaux, des agresseurs et des agressés, qu'il s'agisse de personnes, de groupes ou de pays.

Les vérités alternatives se diffusent souvent par le moyen d'une terminologie *ad hoc*, un répertoire de termes et d'éléments de langage qui seront répétés à foison jusqu'à ce que, aux yeux du public, ils apparaissent comme des concepts usuels. Et construire du faux est souvent plus rapide et moins coûteux que de construire du vrai.

Quelles sont les différentes modalités rhétoriques, les outils et les méthodes employés par les « entrepreneurs d'opinion et d'idéologie », dans un contexte de luttes d'influence ?

Relativisme épistémologique et identité

Les théories dites « post-modernes » refusent l'idée d'une vérité unique et absolue et posent le primat du point de vue de l'observateur ou de l'acteur sur le résultat de la recherche de la vérité. La connaissance et la vérité seraient donc contextuelles, dépendantes de la culture, de l'histoire et des perspectives individuelles.

Or, ce point de vue est de plus en plus souvent associé à une identité, qu'elle soit de genre, d'origine, de classe, etc. La vérité des uns ne serait pas celle des autres.

Toutes les vérités ne seraient pas supportables par tous – d'où la notion de "*safe space*". Des théories scientifiques (théorie de l'évolution ou du big bang, rôle de la génétique et de l'hérédité) apparaissent à certains comme une attaque de leur identité religieuse ou politique, générant une forte réaction émotionnelle de rejet.

A contrario, le rejet de certaines vérités scientifiques, et même de l'émetteur légitime de ces vérités, est lui-même constitutif d'une certaine identité, d'une posture épistémologique de scepticisme « anti-système ».

Quels dispositifs la recherche peut-elle employer afin d'étudier les manières de recréer un accord sur le statut, pluriel, de la vérité ?

Identités multiples

Des travaux déjà anciens en sociologie ont montré que les identités étaient à la fois multiples et même parfois volatiles, notamment les identités politiques. Les sciences cognitives peuvent-elles reproduire ces observations ? Et inversement, leurs résultats sont-ils utilisés dans la fabrication actuelle des émotions et des croyances ? Les sciences sociales peuvent-elles expliquer les changements d'identité qui surviennent à l'occasion d'un choc provoqué par l'histoire collective ?

Confusion entre recherche et connaissance

Le rejet de la science trouve parfois sa source dans la confusion entre la recherche et le savoir scientifique. (La recherche est le processus de production de connaissances qui repose sur le doute et l'expérimentation. L'établissement (temporaire) des savoirs n'est que l'aboutissement de ce processus). Ceci entraîne des malentendus et une méfiance envers les résultats scientifiques. La mise en scène, en 2020, de la recherche sur le virus du Covid-19 et des controverses sur les vaccins et remèdes éventuels a ainsi pu jeter le doute dans le grand public.

Par ailleurs, des scandales impliquant des fraudes scientifiques ou des erreurs méthodologiques ont pu contribuer à saper la confiance du public dans la science. La crise de la réplication, où de nombreuses études, notamment en psychologie expérimentale, ne peuvent être reproduites avec les mêmes résultats, a aussi contribué à cette perte de confiance.

Des contributions sur les initiatives tentant de rétablir la confiance dans la science seraient les bienvenues.

Le présent appel à contributions scientifiques s'adresse aux post-doctorants, enseignants-chercheurs et chercheurs de toutes les disciplines des sciences sociales

au sens large. Les candidats sont invités à proposer des thèmes de recherche sans se limiter à ceux évoqués dans cet appel. Le thème proposé se prête à diverses approches et présente des enjeux pour les sciences politiques, l'économie, les sciences cognitives, la psychologie, le droit, l'anthropologie, la philosophie, la démographie, la sociologie, l'histoire et les études littéraires. Toutes ces disciplines sont invitées à éclairer ce thème selon leurs propres méthodes et leurs problématiques spécifiques.

Les prix de 2500 euros s'adressent aux post-doctorants, enseignants-chercheurs et chercheurs, de préférence en début ou milieu de carrière. Sont éligibles les personnes de toute nationalité et tout statut, rattachées à des institutions de recherche françaises (même si elles exercent à l'étranger) ou européennes et titulaires d'une thèse de doctorat.